

DE VILLE EN VILLE

NEDIM GÜRSEL

DE VILLE EN VILLE

OMBRES ET TRACES

TRADUIT DU TURC
PAR ESTHER HEBOYAN

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Les modifications par rapport à la version turque
sont dues à l'auteur.

ISBN 978-2-02-123907-2

© Éditions du Seuil, mars 2007, sauf pour la langue turque

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Hôtel du Grand Miroir

Moi je n'étais pas un vieil hôtel délabré
Depuis ce jour-là pourtant
Ils avaient déguerpi les uns après les autres
Ou bien étaient morts dans les murs de
l'hôtel

Edip Cansever

Jusqu'à ce que je m'installe dans ce petit appartement de Passa Porta, pour moi Bruxelles n'était qu'une étape sur la route de Bruges ou d'Amsterdam. Une étape : un bien grand mot. Car je n'en avais aperçu que les gares. Ces gares surgies après la démolition de la plus ancienne voie ferrée d'Europe, qui traversait la ville en son milieu, c'est-à-dire après le démembrement d'un ensemble architectural à caractère historique. Depuis le train qui m'emportait ici ou là j'avais aussi aperçu le ciel plombé par-dessus les toits rouges des immeubles en rangs serrés et en pierre froide.

Me voilà à Bruxelles, assis seul au café La Mort Subite. La bière que je bois a pour nom Malheur. Je me trouve dans l'un des établissements les plus anciens de la ville, ce qui me ramène vers l'époque et l'univers des poètes ayant échoué

ici même pour s'adonner à des beuveries dans la solitude et la souffrance. Mais, outre le destin des poètes, il y a les musées, où j'ai flâné toute la journée. Je me suis surtout arrêté devant *La Chute d'Icare* de Bruegel.

S'étant délivré du labyrinthe en compagnie de son père et s'envolant vers le soleil, Icare ne se doutait pas qu'il contemplant pour la toute dernière fois le monde, les montagnes et les vallées et que plus jamais il ne palperait les eaux, les terres, le feu, la lumière du jour. Il s'éleva donc le plus haut qu'il put en battant les ailes collées à son corps avec de la cire. Mais ni l'euphorie de la liberté ni la lumière aveuglante du soleil ne lui donnèrent le vertige. Il n'eut pas non plus, ne serait-ce qu'un instant, le désir de s'élever très haut dans les airs. Dédale ne lui avait-il pas dit qu'à basse altitude l'air humide alourdirait ses ailes et qu'à haute altitude le soleil ferait fondre la cire et les brûlerait ? Comme s'il était possible de trouver la juste mesure et de fendre le firmament d'azur sans vouloir s'envoler toujours plus haut.

Tandis que la charrue laboure la terre molle et grasse, tandis que le navire rentre au port après un long voyage, Icare tombe dans les ondes. Le pêcheur sur le rivage ne le remarque même pas. La perdrix rouge perchée sur la branche sèche non plus. Quant au berger, après avoir dispersé son troupeau sur le flanc de la montagne, il semble suivre un point invisible dans le ciel. Au pied du bâton, son chien observe les arbres. Au loin, le soleil se couche entre les montagnes bleu et blanc, un navire quitte le port. Dans la pâleur vraie du soleil couchant, la ville avec ses maisons blanches aux toits rouges a un aspect onirique. Ni le paysan poussant sa charrue ni les marins rentrant au port n'aperçoivent Icare.

Dans un ultime effort pour atteindre le rivage, lui se débat contre les vagues à l'endroit où la mer s'assombrit, passe du bleu indigo à la couleur verte de la mousse. Mais, à l'entour, pas la moindre branche à laquelle se raccrocher, pas la moindre main tendue. Les plumes d'Icare s'éparpillent dans les airs et la mort, comme l'onde froide, l'engloutit dans son gouffre. Aujourd'hui, sur le tableau de la collection Van Buuren, Icare continue son combat contre le destin. Même combat pour Baudelaire, qui séjourna deux ans dans cette ville, qui vomit sa colère contre la Belgique et les Belges, qui vécut les derniers mois de sa vie dans une chambre de l'hôtel du Grand Miroir, non loin de là.

Sans doute sous l'effet des chopes de bière Malheur et Mort subite, les vers de Can Yücel me viennent à l'esprit : « Quoi, un homme en perdition ? / Après moi le déluge ! » Et je pense non seulement à l'Icare de Bruegel mais aussi à tous les génies de la poésie française qui, de passage à Bruxelles, sombrèrent dans l'abîme. Baudelaire fut bien l'un d'eux. Arrivé le 24 avril 1864 dans l'intention de rester deux semaines afin de changer d'air et d'échapper à ses créanciers, il y resta exactement deux ans. Je l'imagine solitaire dans sa chambre de l'hôtel du Grand Miroir où il connut les affres de la douleur, cherchant sans cesse dans les glaces le reflet de cet autre qui était en lui, le reflet de l'étranger. À quarante-quatre ans, le crâne dégarni, les cheveux blancs, c'est déjà un vieillard. Il est rongé par la syphilis. Quelques mois plus tard, tout son corps va être paralysé. Et, à sa mort, il sera pleuré par la seule femme qui l'ait véritablement aimé, celle qui l'a toujours protégé, sa mère chérie. La relation passionnelle de Verlaine et de Rimbaud prendra

elle aussi fin dans cette ville par une maudite nuit d'ivresse, lorsque le poète barbu blessera de deux balles l'auteur d'*Une saison en enfer*, ce qui le mènera en prison. Quant à Nerval, avant de se pendre à un réverbère dans une rue de Paris, il poursuivra en ce lieu l'actrice de théâtre Jenny Colon, l'objet de son amour. En cet instant précis, alors que je me trouve au café La Mort Subite, j'ai l'impression qu'à Bruxelles ce ne sont pas les bureaucrates de l'Europe qui se promènent mais bien les fantômes des poètes maudits.

Je comprends mieux à présent pourquoi cette ville fut à une époque la capitale officielle du surréalisme. Bruxelles est aussi surprenante que la lumière qui jaillit d'une source inattendue dans un tableau de Magritte ; oui, Bruxelles prodigue un spectacle aussi inouï que les vitrines du passage du Nord. À quelques pas de là où je réside, le mur droit de l'église Sainte-Catherine délimite la grande place rectangulaire qui autrefois fut un port et qui aujourd'hui encore s'appelle le Port. Le port n'existe plus et les navires ne naviguent plus sur la Senne pour décharger leurs marchandises. Comme dit Baudelaire, Bruxelles a enterré au dix-neuvième siècle son unique voie d'eau, qui ne réfléchit même pas le plus petit faisceau de lumière. Lors d'un voyage en Espagne, ayant vu à Valence le fleuve sorti de son lit, j'ai rédigé un texte intitulé « La ville qui perdit son fleuve ». Mais c'est bien la première fois que je vois une ville qui a carrément fait disparaître son cours d'eau. Et, comme Baudelaire, je pense au destin d'une ville sans fleuve, à l'épouvante des rues pavées, aux façades des maisons ornées de balcons qui, eux, restent vides.

Baudelaire séjourna à l'hôtel du Grand Miroir dans la rue de la Montagne. Pour un poète déraciné qui passa son existence dans les chambres d'hôtel, qui déménagea presque chaque semaine pour échapper à ses créanciers, tout en se voulant un dandy très soucieux de son apparence au point de consacrer au moins deux heures par jour à sa mise, quoi de plus naturel que d'arriver à la fin de sa vie dans une chambre d'hôtel ? Mais n'est-ce pas étrange d'avoir échoué dans cette rue de la Montagne dans un pays qui s'étend platement jusqu'aux rives de la Manche, qui se targue justement d'être un plat pays ? Peut-être que l'auteur des *Fleurs du mal*, resté orphelin à l'âge de six ans, tentait d'échapper à l'autorité de son beau-père, le général Aupick. Il ne supportait pas l'homme qui partageait le lit de sa mère. D'ailleurs, pendant la révolution de 1848, n'avait-il pas grimpé sur les barricades, armé d'un fusil, pour crier : « Allez, les amis, fusillons donc le général Aupick ! » ? Envoyé en pension dès son plus jeune âge, il mena par la suite une existence capricieuse et dissolue à fumer de l'opium, à boire de l'absinthe à l'excès, à fréquenter les prostituées. Et pour couronner le tout, il composa des poèmes érotiques, ce qui lui valut d'être chassé de chez lui. Lorsqu'il se mit à dilapider allègrement l'héritage de son père, le général Aupick, avant de prendre ses fonctions d'ambassadeur à Madrid, prit la situation en main et engagea un notaire pour empêcher son beau-fils d'agir à sa guise. Dès lors, le jeune poète ne put rencontrer sa mère que dans les parcs, les musées et les cafés. Ce n'est donc pas dans une maison confortable mais dans des lieux publics que Baudelaire murmurait à l'oreille de Mme Aupick les mots de tendresse qu'un fils peut murmurer à sa mère, en

même temps qu'il lui exprimait ses plaintes, ses reproches incessants et puérils. Il la rencontrait comme on rencontre une femme adultère, tantôt dans des endroits isolés tantôt au milieu de la foule. Que pouvait-il bien faire d'autre qu'errer dans les rues, fréquenter les célèbres bordels parisiens, quitter sa mansarde ou sa chambre d'hôtel pour se mêler à la foule et s'adonner à la bohème ? Il avait autre chose à faire que de discuter de problèmes esthétiques dans les salons bourgeois les plus en vue de la France impériale. Il n'allait tout de même pas lire ses poèmes maudits aux invités du général Aupick, devenu sénateur. Dans l'une de ses nombreuses lettres adressées à sa mère, on le voit qui se plaint non pas de sa solitude et de son indigence, mais de son errance. Il raconte qu'au cours du même mois il a dû déménager six fois, qu'il a traîné dans des hôtels miteux, qu'il n'a aucun endroit où aller, que le taudis où gisent ses livres n'a rien d'un foyer accueillant.

Dans sa fameuse étude sur Baudelaire, Walter Benjamin affirme que le poète changea quatorze fois d'adresse, exactement quatorze fois entre 1842 et 1858, et que les lits dans lesquels il dormait devinrent de plus en plus une affaire de hasard, un pis-aller.

Quelque temps auparavant, Baudelaire s'était laissé persuader par sa mère de rentrer à la maison, mais il était vite tombé dans le piège tendu par le général Aupick, qui voulait le façonner à l'image d'un monsieur respectable. Après avoir rédigé une lettre d'adieu, le poète avait quitté sa famille, priant sa mère de lui faire parvenir à l'hôtel Dunkerque au 22 rue Laffitte ses livres, ses chaussures, ses pantoufles et surtout ses deux cravates noires. Dans une autre lettre, il

déclara qu'il était las de chercher un domicile décent, que poussé par l'ennui, la faim et surtout par le manque d'argent il avait loué une chambre dans le premier hôtel venu pour pouvoir enfin dormir et que plus jamais il ne quitterait ce lieu. Désormais, l'hôtel allait être le seul habitat pour Baudelaire, et ce, jusqu'à la fin de ses jours.

À Bruxelles, j'ai cherché en vain l'hôtel du Grand Miroir. L'hôtel avait bel et bien existé jusqu'en 1914, mais par la suite il fut transformé en bureaux et en 1959, au cours du monstrueux réaménagement de la ville, il finit par disparaître. À sa place et comme pour narguer le poète, on avait érigé un grand immeuble dont un étage était occupé par un cabinet notarial. Je me suis alors souvenu du notaire Ancelle, qui reversa si mesquinement à Baudelaire l'héritage paternel, faisant de sa vie un enfer. Et puis j'ai pensé au destin de Paris, cette ville que Baudelaire sans cesse essaya de quitter mais dont il ne sut jamais se séparer, jusqu'au moment où il partit s'installer à l'hôtel du Grand Miroir à Bruxelles. Paris, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, subissait les grands travaux par lesquels Bruxelles était passée cinquante ans auparavant, ce qui sans doute poussa Baudelaire à vouloir s'en aller. Outre les tableaux parisiens grouillant de monde, soulignant la suffocation et la solitude, le poète n'avait-il pas évoqué l'atmosphère poétique de la ville ? Et n'avait-il pas conclu : « Le vieux Paris n'est plus ; la forme d'une ville / Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel » ? Bon gré mal gré, Baudelaire sut s'adapter à ces grands changements. Il contempla Paris des fenêtres d'hôtels, arpenta les grands boulevards qu'Hausmann avait fait construire, continua de flâner dans les rues, dans les

parcs, sur les quais de la Seine. Avant d'être frappé d'hémiplégie et de devoir rester cloué sur son lit, le poète se familiarisa et ressentit une certaine fusion avec Bruxelles, y effectuant des promenades matinales, en parcourant les places, prenant des notes sur l'architecture et en particulier sur les églises dans l'intention d'écrire un ouvrage intitulé *Pauvre Belgique* qu'il ne parvint jamais à mener à terme. Pourtant, le cadre bruxellois ne se prêtait pas à la flânerie. La Belgique, au lendemain de son indépendance de 1830, était un pays neuf et sa capitale n'était pas plus grande qu'une ville de province. Les rues étaient étroites, les places mal éclairées, les cafés enfumés, l'air irrespirable. Partout la même odeur de chou. Les trottoirs étaient rares, voire inexistantes. Alors que Baudelaire venait d'une métropole densément peuplée où, sous l'initiative d'Hausmann, le labyrinthe des ruelles avait été démoli au profit de larges boulevards où s'alignaient en toute harmonie des immeubles en pierre répondant aux aspirations bourgeoises de l'époque. À Bruxelles, il ne pouvait plus comme il avait l'habitude de le faire à Paris passer des jours entiers à flâner dans les rues, à traîner dans les maisons closes jusqu'à l'aube ou encore à fumer de l'opium dans les cafés pour dissiper son profond ennui. Dans cette ville étrangère, il s'enferma plus souvent entre les quatre murs de sa chambre d'hôtel, comme pour se punir. Je crois que c'est la raison pour laquelle il manqua d'inspiration poétique à Bruxelles et prit la ville en horreur. Dans ses notes, il avoua combien il était impossible pour un individu épris de rêves de se promener dans pareille ville.

Pour Baudelaire, l'action d'écrire se confondait, d'une certaine manière, avec la flânerie dans les rues. Il foulait les

pavés comme il foulait les mots, il se cognait aux songes comme il se cognait aux réverbères. Il comparait l'art poétique aux mouvements de l'escrimeur ; toujours tourné vers l'extérieur, les rues, les lieux publics. Tout au long de sa vie, Baudelaire ne posséda ni bibliothèque ni bureau où travailler à l'abri du tumulte et de la multitude. Sans cesse contraint de se réfugier dans les cafés, les hôtels, les lieux publics, il finit par ressentir d'autant plus profondément sa solitude et sa détresse. En fin de compte, c'est à Bruxelles, à l'hôtel du Grand Miroir, qu'il jeta l'ancre pour perdre sa faculté de raison et de parole. À l'âge de quarante-six ans et ruiné.

Contrairement à ce qu'on croit, Baudelaire ne s'embarqua pas vers des contrées lointaines, ne parcourut pas le monde à bord des navires. C'est le monde qui vint à lui grâce aux bateaux se balançant sur les canaux, comme dans le poème « L'invitation au voyage » :

Vois sur ces canaux
 Dormir ces vaisseaux
 Dont l'humeur est vagabonde ;
 C'est pour assouvir
 Ton moindre désir
 Qu'ils viennent du bout du monde.

Venus du bout du monde, les navires avaient jeté l'ancre dans le canal le plus étroit de Bruxelles pour se balancer à la tombée du jour. Le poète, lui, attendait la mort à l'hôtel du Grand Miroir, allongé sur son lit crasseux, incapable de parler, de penser, de ressentir quoi que ce soit. Dans les miroirs son visage se brisait, se déformait. Désormais, il pliait non pas sous le fouet du plaisir mais sous le fouet de la douleur.

Il aurait voulu hurler, mais le seul mot qu'il pouvait prononcer était « Maudit ! ». Oui, il était maudit. En quête de lui-même sa vie durant, il s'était sans cesse retrouvé au bord de l'abîme. Ni les femmes dont il avait partagé la couche ni le don poétique qu'il avait reçu comme un cadeau empoisonné ne lui avaient procuré le salut. Il avait fini par se recroqueviller sur le lit étroit d'une chambre d'hôtel comme dans le ventre de sa mère. L'appel de l'ultime voyage était celui de son poème :

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Le peintre dont le nom fut entaché de sang

L'obscurité d'une prison. Mais tout ne se passe pas dans le secret de l'obscurité. Deux témoins assistent au crime. Derrière les barreaux de la cellule, deux ombres contemplent l'agonie d'un corps nu allongé à même le sol. Le bourreau vient de frapper de son épée et le sang gicle du cou. Mais la tête de la victime ne s'étant pas complètement détachée du corps, le bourreau s'apprête à finir sa besogne avec le couteau qu'il tient dans la main droite. De la main gauche, il presse la tête par terre pour la vider de son sang. Non, le crime n'a pas lieu dans le secret de l'obscurité ; il y a des témoins, ou plutôt des spectateurs. De plus, une lumière jaillit d'une source inconnue, une lumière éclatante qui surgit dans les ténèbres. Cette lumière éclaire le corps robuste et à demi dévêtu du bourreau, celui de la victime qui gît par terre à côté de l'épée, les mains liées dans le dos, un drap rouge jeté sur sa nudité, ainsi que la silhouette de tous les participants à l'événement. À vrai dire, le mot « participants » ne convient pas tout à fait et il serait plus juste de parler de « complices ». À moins, à supposer que cet événement épouvantable ne soit pas considéré comme un complot ni même un assassinat,

qu'on ne parle de simples instigateurs ? Au milieu du tableau se dresse un homme au front dégarni et à la barbe rousse, avec d'énormes clés attachées à sa ceinture, montrant de son index une bassine dorée tenue par une femme. À sa droite, une vieille femme en habits noirs tient son visage entre ses mains. À l'arrière-plan, on voit une porte dont la voûte est en pierre de Malte. La scène se passe donc à Malte, dans le donjon d'une citadelle. Pourtant, la décapitation n'a pas été ordonnée par Alof de Wignacourt, le grand maître des chevaliers de Malte. Le sang qui imbibe le sol en terre battue n'est pas le sang d'un condamné ordinaire mais celui de saint Jean-Baptiste. Et Alof de Wignacourt, le personnage barbu dont nous connaissons le visage grâce à une autre toile du peintre, est bien présent, mais il prête ses traits à saint Pierre tenant les clés du paradis. Par conséquent, la jeune femme qui s'appête à recueillir la tête ensanglantée de Jean-Baptiste ne peut être que Salomé. L'événement dépeint a en fait lieu en Judée même si le tableau a été exécuté à Malte et que la scène se passe dans le palais d'Alof de Wignacourt. Mais qui est donc ce peintre qui fait frémir d'horreur le spectateur, qui évoque de façon si formidable et si inattendue les forces des ténèbres, qui semble avoir ressenti dans sa propre chair la mort qui frappe la victime par la main du bourreau ? Qui est donc le créateur de cette œuvre unique ?

Il s'agit d'un fauteur de troubles et, à vrai dire, d'un criminel. Pour tout dire, d'un condamné à mort en cavale. Cependant, on a là un homme qui, à une période de sa vie, a été reçu et admiré dans les palais des cardinaux à Rome. Ses toiles lui ont rapporté de clinquants ducats d'or par poignées. Mais ce peintre a trempé ses mains dans le sang pour avoir

été trop hargneux et bagarreur et pour avoir trop aimé les hommes et les femmes. Il vient de Lombardie, porte le nom de sa ville natale, Caravaggio, bien qu'il s'appelle Michelangelo Merisi, passe pour l'initiateur du clair-obscur, n'a que trente-six ans et est déjà recherché pour meurtre par la police du pape. Si l'on en croit la rumeur, et surtout les paroles de Nicolas Poussin, on peut dire qu'il est un rebelle « venu sur terre dans le seul but de détruire l'art de la peinture ». Le Caravage est un démon qui bouleverse les critères de beauté de son époque, qui résiste à l'esthétisme régnant, qui fait fi des règles de bienséance de l'art religieux, qui exécute ses toiles les unes après les autres et en toute hâte, qui sème la pagaille, qui travaille d'arrache-pied et connaît des jours fastes, qui s'adonne au jeu ou à la débauche et sombre dans le vagabondage et la pauvreté, qui erre la nuit dans les bas-fonds de Rome pour se mêler à la faune dépravée et qui un beau jour doit fuir la ville. Il réussit à s'évader de la prison où on vient de l'enfermer pour se réfugier dans la résidence génoise de son protecteur, le duc Marzio Colonna. Par la suite, il fait halte dans des auberges isolées sous une fausse identité, puis, craignant pour sa vie, décide de se rendre à Naples. C'est là qu'il réalise son célèbre tableau de la Flagellation du Christ, comme s'il voulait traduire sur sa toile enténébrée les tortures qu'il a vu infliger aux prisonniers, un tableau exécuté directement sur la toile, sans esquisse préalable, sans le moindre croquis. De quoi s'agit-il ? D'un tableau qui utilise les gammes du blanc et du noir, et aussi du brun, des couleurs extrêmement sombres et virulentes, en somme, auxquelles s'ajoute une incroyable luminosité pour traduire – peut-être avec délice – la souffrance et l'agonie d'un corps nu ! Il faut néanmoins

souligner que, en dépit des gains procurés par les commandes, le Caravage s'enfuit aussi de Naples. Le fugitif s'embarque alors pour Malte où, après avoir exécuté un portrait d'Alof de Wignacourt en uniforme, il parvient à gagner les faveurs du grand maître de l'ordre des chevaliers de Malte. Ensuite, se remémorant ses expériences dans la prison de Rome, il se met à peindre *La Décollation de saint Jean-Baptiste* et produit une toile absolument effrayante. Effrayante et tellement troublante. C'est une œuvre qui peut vous captiver et vous emporter dans ses propres ténèbres. Voilà encore des couleurs sombres, encore des ombres profondes, encore cette clarté impitoyable qui éclabousse le corps dénudé, encore de la souffrance et du sang. Oui, encore du sang. Comme si le Caravage savait qu'il va lui aussi bientôt trépasser, qu'il va lui aussi être décapité sous le soleil torride de juillet, qu'il va lui aussi souiller de son sang le sable d'une plage à Porto Ercole. Comme s'il signait cette œuvre avec le sang qui a giclé de la tête tranchée de saint Jean-Baptiste, cette œuvre qui reste l'unique toile signée de son vrai nom – Michelangelo. Car, deux ans après avoir exécuté ce tableau, Michelangelo agonisera sur un rivage tel un animal blessé, tout comme agonisera des siècles plus tard Pasolini, qui connaîtra le même destin.

Apprendre à connaître la vie maudite du Caravage était chose aisée, mais apprendre à connaître son œuvre l'était moins. Et ma connaissance de la peinture vénitienne, et particulièrement des Madones de Giovanni Bellini ou même de l'univers chatoyant de Giorgione, s'est révélée insuffisante pour saisir les éléments pathétiques de ses peintures religieuses. Pareillement, ma connaissance des fresques de

Retour dans les Balkans
Quorum, 1997
rééd. Tribord, 2004

La Mort de la mouette
Fata Morgana, 1997

Un Turc en Amérique
Publisud, 1997

Le Mouvement perpétuel d'Aragon
L'Harmattan, 1997

Le Derviche et la Ville
Fata Morgana, 2000

Les Turbans de Venise
Seuil, 2001
et « Points », n° P1077

Yachar Kemal : le roman d'une transition
L'Harmattan, 2001

Le Voyage de Candide à Istanbul
Comp'act, 2001

Nâzım Hikmet, le poète de l'espoir
Le Temps des cerises, 2002

Balcon sur la Méditerranée
Seuil, 2003

Au pays des poissons captifs : une enfance turque
Bleu autour, 2004

Mirages du Sud
L'Esprit des Péninsules, 2001
Seuil, « Points », n° P1357

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2007. N° 85161 (0000)
IMPRIMÉ EN FRANCE